L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 12 OCTOBRE 1895. Fondée le 1er septembre 1827

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
SAMEDI, 12 OCTOBRE 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

Accidents et désastres de terre et de mer.

Savez-vous bien que la situation devient fort inquiétante? Si les choses continuent d'aller le même train, on n'osera bientôt plus, ni rester chez soi ni en sortir, ni se permettre le moindre déplacement, ni hasarder le plus petit voyage par terre ou par eau.

Parcourez les journaux; vous n'y trouverez en pâture à votre curiosité que des récits d'accidents plus ou moins graves ou de castastrophes terribles :

Incendies ou effondrements de maisons par la négligence des locataires ou par la ladrerie des propriétaires; explosions de feu grisou, dans les mines, ou de machines, dans les usines; déraillements de chemins de fer; écroulements de ponts sous le poids de wagons qui vous lancent des centaines d'existences au fond d'un précipice ou dans le courant d'un fleuve; rencontres de trains qui s'écrasent l'un l'autre; collisions de steamships qui se coulent mutuellement; navires allant se briser contre des récifs parfaitement connus, mais dont on a négligé ou dédaigné de sonder les approches.

C'est une belle, chose, vraiment que la liberté; mais à condition qu'elle ne s'exerce pas aux dépens de notre sécurité ou de notre existence. C'est superbe, le progrès; mais à la condition de ne pas nous envoyer plus loin que nous ne voudrions aller, c'est-à-dire dans l'éternité. A force de vouloir arriver avant d'être partis, nous risquons fort de rester en route, ou achever notre course dans l'autre monde.

Il est temps de mettre un frein à la manie que nous avons de bâtir des maisons qui prennent feu comme une boîte d'allumettes ou s'écroulent comme un château de cartes; à la fureur de locomotion rapide qui nous possède et qui trop souvent nous envoie *ad patres*, au lieu de nous conduire *at Home*.

Effrayant le chiffre des sinistres de terre et de mer, conséquence de la négligence ou de la malveillance, mais survenus toujours par la faute des autorités qui ont manqué de surveillance, ou n'ont pas suffisamment réglementé les constructions des maisons, les travaux des mines, la direction des navires. Egalement effrayant, celui des pertes matérielles qui en ont été le résultat et sont véritablement incalculables. Que de richesses perdues, englouties ainsi dans les flots ou dévorées par les flammes! Beaucoup plus effrayant encore, celui des victimes humaines de toutes ces catastrophes! Ce qu'il y a de plus malheureux, c'est que ce sont presque toujours les natures les plus actives, les plus intelligentes, les plus entreprenantes qui périssent ainsi. N'y aurait-il donc pas un moyen de mettre fin à toutes ces hécatombes?

Nous savons bien qu'en toute chose il faut faire, comme on dit, la part du feu; mais, ici, la mesure des pertes dépasse de beaucoup trop celle des conquêtes. Nous ne nous représentons nullement le progrès ou la civilisation comme Saturne dévorant ses enfants.

C'est, surtout, en Amérique, aux Etats-Unis, que l'on a le plus à déplorer cette multiplicité des sinistres. Il nous semble, pourtant, que le Nouveau-Monde n'est pas trop peuplé, et que l'on devrait y avoir un peu plus le souci des existences humaines.

M. PELLETAN A TOULON.

On sait qu'une visite vient d'être faite à Toulon par M. Camille Pelletan, rapporteur du budget de la marine.

Nous extrayons de son rapport les lignes suivantes relatives aux vieilles carcasses de navires qu'il a trouvées dans le port :

" Ainsi, il y a dans le port de Toulon, attachés au hasard des quais, 107 vieilles carcasses de navires en bois, voiliers datant depuis Louis-Philippe, ponton pourris, transformés en amadou. Ces coques servent d'ateliers ou de magasins; on y installe des ouvriers, on y loge des soldats. C'est révoltant. On y cuit l'été et, comme la moindre étincelle enflammerait ces ruines aquatiques, défense d'y faire du feu; alors on y gèle l'hiver.

" Situés dans les parties les plus malsaines du port, là où l'eau croupit, ces pontons sont des foyers pestilentiels singulièrement féconds. On se plaint, on proteste. Réponse: les crédits manquent pour construire des baraquements sur la terre. La vérité, c'est l'amour des marins pour leurs vieux bateaux, amour dangereux qu'ils font partager à tout le monde.

" Eh bien, j'ai voulu me rendre compte des dépenses d'entretien pour chacun de ces navires antédiluviens. Impossible de le découvrir. On m'a donné un chiffre global pour des dépenses d'entretien général. Des détails et des moyennes, point. Et il en est ainsi pour tout le budget de la marine. Y comprendre quelque chose, c'est l'Océan et ses poissons à avaler.

" Néanmoins, j'ai pu acquérir la conviction qu'il existait dans la marine une comptabilité occulte. On avait déjà dit cela. J'avais trouvé à Paris des vestiges de cette comptabilité occulte. A Toulon, j'ai découvert des preuves. Je dénoncerai à nouveau ce fait au Parlement et nous verrons si, cette fois, on consentira à l'éclairer.

" Enfin, j'ai pu vérifier la vérité absolue du fameux mot de Gougeard : " La marine ne rend de comptes à " personne et ne s'en rend pas à elle- " même!"

UN NOUVEAU MONOPOLE.

La question des allumettes occupe toute la presse suisse; elle a déjà donné lieu à bien des polémiques, à deux votations populaires, à des tâtonnements malheureux, à des mémoires et rapports scientifiques et philanthropiques et à de longs débats aux Chambres.

Voici la genèse et l'historique de cette grosse affaire suscitée par ce misérable petit morceau de bois, qu'on est convenu d'appeler l'allumette phosphorique :

Le 17 février 1878, un député au Conseil national, qu'on appelle le docteur Ivos, revenu de l'Amérique centrale avec un diplôme de docteur, présentait ce qu'on appelle une motion, dans laquelle il invitait le pouvoir exécutif à examiner la question de fabrication des allumettes au phosphore jaune et, au besoin, d'interdire sa fabrication, en raison des nombreux cas de nécrose qui se produisaient dans les fabriques. Le docteur Ivos était coutumier de ce système d'initiative législative; il avait la spécialité des propositions de ce genre visant tantôt une question, tantôt une autre. Un jour c'était l'hydrophobie qui avait attiré son attention; un autre jour c'était la formule de serment des évêques qui lui inspirait de l'inquiétude. La Chambre allait, selon son habitude, écarter la prise en considération de la motion, lorsqu'un membre de la Chambre, qui jouissait d'une grande autorité, prit la proposition de M. Ivos sous sa protection, et elle fut adoptée. Un an après le Conseil fédéral soumettait aux Chambres un projet de loi interdisant l'emploi du phosphore jaune dans la fabrication des allumettes et, le 23 décembre 1879, la loi était adoptée et mise en vigueur dans les délais constitutionnels.

L'ESPRIT D'AUTREFOIS.

Un barbier maladroit avait blessé, en le rasant, Mgr de la Motte, évêque d'Amiens, et se retirait après avoir reçu son modeste salaire. Le bon évêque, saignant le sang couler sur son visage, fait rappeler le barbier, et, lui mettant dans la main une nouvelle pièce de monnaie :

—Tenez, lui dit-il avec un sourire très gracieux, je ne vous avais payé que pour la barbe; voilà pour la saignée.

Le barbier venait s'excuser, en disant qu'il avait rencontré un bouton.

—C'est cela, reprit l'évêque, vous n'avez pas voulu qu'il restât sans boutonnière.

M. X...., financier très millionnaire et très véreux, étant gravement malade, fait venir pour se confesser le curé de la paroisse.

—Mon père, gémit-il, après quelques mots d'oraison, j'ai beaucoup pêché par action et par émissions.

—Dites par omissions, dit le prêtre.

—Non, non, par émissions.... c'est le terme exact.

Les envois de Mme Sarah Bernardt au Muséum.

On voit assez fréquemment paraître des notes annonçant que Mme Sarah Bernardt a fait don d'animaux au Muséum.... La passion que nourrit la grande tragédienne pour les bêtes est, en effet, un des traits singuliers de son caractère et on la note, chez elle, dès le début de sa carrière si mouvementée. Qu'à la Porte-Saint-Martin, elle pose sur sa poitrine la couleuvre figurant l'aspic de Cléopâtre, qu'elle amène, dans son voyage d'Amérique, un jeune tigre qui fut l'épouvantail des visiteurs importuns et des fournisseurs grincheux, ou qu'elle entretienne simplement dans l'hôtel du boulevard Pereire un lion-ceau qui fit, il y a quelques années, l'admiration des invités au mariage de son fils, partout elle se révèle sous le même aspect, à la fois douce et ferme, qu'une énergie calculée qui tranche avec la brutalité classique des dompteurs, et très convaincue qu'avec du calme, du sang-froid et de bons traitements, on peut venir à bout des fauves.

Cette passion de Mme Sarah Bernhardt, on le voit, s'exerce sur toutes sortes de "sujets," mais, comme nous le disons plus haut, elle aboutit souvent.... au Muséum, un animal favori étant bientôt remplacé par un autre. Au mois de juillet 1888, Mme Sarah Bernhardt avait déjà fait don à M. Milne-Edwards d'un jeune guépard, énervé et morose, que l'administration du Jardin des Plantes eut les plus grandes difficultés à acclimater. Afin de le rendre plus sociable, on lui adjoignit comme compagnon de cage un chien Terre-Neuve avec lequel cet animal féroce vécut en parfaite intelligence. Cependant la captivité trop prolongée détermina chez le guépard une maladie de langueur. En 1893 il mourut.

Il y a quelques mois, la ménagerie du Muséum a reçu un nouveau pensionnaire également donné par Mme Sarah Bernhardt. C'est un cynocéphal papion, gros singe à pelage roux qui a fait la joie des habitués du Jardin des Plantes. Le dernier envoi de la grande actrice est un couple d'ourangs-outangs, qui viennent d'être catalogués dans le palais des singes. Ce sont des animaux gracieux, espiègles et intelligents qui répondent aux poétiques prénoms de Paul et Virginie.

Un délai à ce propos. Dès que Mme Sarah Bernhardt se décide à se séparer d'une de ses bêtes favorites, jamais elle ne songe à la revoir. Est-ce lassitude ou simplement crainte de l'émotion du souvenir qui a déterminé chez la célèbre artiste cette farouche détermination? Toujours est-il que les gardiens ne se rappellent pas l'avoir jamais aperçue dans les allées du jardin ni dans l'emplacement réservé à la ménagerie.

"Il y a une quinzaine de jours, nous dit-on au Muséum, que les deux orangs-outangs sont arrivés ici. C'était la veille du départ de Mme Sarah Bernhardt pour Bordeaux. La charmante donatrice nous a recommandé d'avoir bien soin de ses deux protégés. Cette recommandation était d'ailleurs superflue, car tous les animaux sont traités ici sur le même pied d'égalité. Les règlements existent et nous avons coutume de nous y conformer. Il est bien certain, par exemple, que les singes ainsi que les oiseaux de volière sont l'objet d'attentions plus délicates et plus vigilantes que d'autres animaux qui supportent plus aisément les variations du climat. Eh bien, malgré cela, chaque hiver fait ici, dans ces deux catégories, une véritable hécatombe que les plus sages mesures de prévoyance ne sauraient éviter. C'est ainsi que les deux orangs-outangs dont Mme Sarah-Bernhardt vient d'enrichir la collection échapperont difficilement au sort de leurs infortunés compagnons. En dehors du macaque, ce singe grimacier domestique, aussi affreux que malfaisant, les autres variétés simiesques ne font pas ici un bien long séjour. Les chimpanzes, les orangs-outangs et les mandrilles, notamment, ne résistent pas plus de six mois au climat, meurtrier pour eux, du pays.

Afin de conserver les collections le plus longtemps possible, on a soin de maintenir dans la salle une chaleur moyenne de 16 à 18 degrés. Or, la surélévation de la température jointe à l'odeur naturelle des animaux vicie l'air et, à moins de courir des dangers d'asphyxie, on est obligé, par intermittence, d'ouvrir. Qu'arrive-t-il? Un courant d'air froid passe dans la pièce. Cela suffit souvent pour que les malheureux singes soient frappés de bronchite, de catarrhe, de fluxion, le tout dégénérant presque toujours en phtisie galopante.

"Un journal a dit que Mme Sarah Bernhardt nous aurait recommandé de donner chaque matin des beefsteaks aux deux orangs-outangs, c'est aussi inexact que l'assertion du même journal qui tend à faire croire que le Muséum, étant donné la pénurie de ses ressources, serait bien en peine de fournir à n'importe quel animal une nourriture suffisante et substantielle.

"Nous donnons aux singes des dattes, des figues, du riz, des raisins, des biscuits, des bananes. Voilà de quoi se compose leur nourriture habituelle. Le matin cependant nous faisons absorber, par des guenons surtout, un bol de lait tiède, mais il est sans exemple que la viande soit entrée ici dans la composition de leurs aliments.

"Une dernière remarque. Autant les singes qui séjournent dans notre galerie dépérissent facilement, autant les fauves résistent aux intempéries des saisons. D'ailleurs, depuis quelque temps, nous avons pris l'habitude d'administrer à ces derniers, lorsqu'ils s'affaiblissent, de l'huile de foie de morue que nous répandons à profusion sur les quartiers de viande qu'ils sont appelés à consommer. Le résultat est des plus satisfaisants. Mais allez donc faire prendre à un singe de l'huile de foie de morue!"

LA CRISE EN ORIENT.

Les dépêches d'Orient nous apprennent que la réponse, si anxieusement attendue, de La Porte à l'ultimatum des puissances qui protestent contre les massacres des chrétiens en Arménie, et ailleurs, leur parait complètement insuffisante. Rien dans ce fait qui doive nous étonner; il fallait s'y attendre. La Porte n'a jamais rien accordé qu'elle n'y ait été forcée par des menaces ou par un commencement de bombardement. Cette tactique lui a réussi jusqu'à présent; il n'y a pas de raison pour qu'elle la change. D'ailleurs, fît-elle toutes les concessions qu'on lui demande; essayât-elle toutes les réformes qu'on exige d'elle, qu'elle ne pourrait y réussir.

Il y a, derrière les gouvernements asiatiques, des populations qui sont beaucoup plus fanatiques et beaucoup plus intraitables qu'ils ne le sont eux-mêmes. Tout le monde asiatique est bien déterminé à résister jusqu'au bout; il ne veut pas entendre parler de la pénétration du pays par les européens et les chrétiens. Le jour où le Sultan et l'Empereur de Chine accorderont franchement tout ce que l'on veut leur arracher, ils verront une bonne partie de leurs sujets se révolter contre leur pouvoir. Ce n'est pas une guerre étrangère qu'ils auront à soutenir, mais une guerre intestine. Telle est la véritable situation; aveugle qui ne la voit pas.

Le grand problème de la pénétration a reçu un commencement d'exécution; le bloc asiatique est entamé. De là, l'état d'exaspération où se trouvent les cinq à six cent millions d'hommes qui peuplent le vieux continent, depuis le Bosphore jusqu'aux mers de Chine et du Japon. Les nations européennes ont beau, par peur les unes des autres, chercher à ajourner la crise; elles n'y échapperont pas. Elle ne peut être retardée de quelques années, que pour se raviver ensuite, plus ardente et plus sanglante que jamais. Bon gré mal gré, il faut aller de l'avant, si l'on veut éviter les plus effroyables calamités.

Grands et petits comédiens.

Sur l'une des places de Bergerac est dressée, en ce moment, une scène grossière sur laquelle, tous les soirs, une troupe de pauvres forains donne des représentations en plein air. Le répertoire de cette troupe est des plus variés : opéras, vaudevilles, drames et comédies, toute la lyre, quoi!

L'autre soir, les forains donnaient *Hamlet*. Mounet-Sully, qui était à Bergerac, eut la curiosité, la fantaisie plutôt, d'aller entendre.... ses confrères. Il prit donc place sur l'une des chaises qui sont alignées devant la scène et, comme le commun des mortels, écouta les tirades débitées par de pauvres hères.

Mais le sociétaire de la Comédie-Française ne put longtemps garder l'incognito. Son nom, circulait de bouche en bouche, arriva aux oreilles des.... acteurs, qui, pour le coup, s'appliquèrent à bien jouer leurs rôles. Ils n'y réussirent guère, d'ailleurs, tant la présence d'un illustre confrère les troublait

Leur trouble s'augmenta encore quand, pour payer sa place, Mounet-Sully tendit à la recevense, au lieu de cinq sous (taxe ordinaire), cinq francs. On ne saurait jurer que la joie n'entrât pas pour quelque chose dans ce trouble.

Toujours est-il que le célèbre pensionnaire de la maison de Molière se divertit beaucoup ce soir-là.

L'EVOLUTION DES BARBES.

Un de nos confrère d'outre-mer a recherché les causes de l'évolution des barbes anglais qui jadis rondes se portent aujourd'hui à la Van Dyck.

Le prince de Galles possède un barbier en chef qui a la haute main sur le système pileux de Son Altesse Royale.

Il y a deux ou trois ans, cet artiste capitaliste remarqua que son auguste client engraissait. Il voulut remédier à cet inconvénient et s'avisa qu'une modification dans la coupe de la barbe produirait l'effet désiré Il communiqua ses vues au prince qui les approuva. Le sort en était jeté.

A dater de ce jour l'héritier de la couronne d'Angleterre a porté une barbe à la Van Dyck.

Les fashionables gras firent de même, les fashionables maigres imitèrent les fashionables gras.... et le peuple entier de la Grande-Bretagne eut le dessous du menton uniformément taillé.

Voilà de la bonne courtisanerie ou nous ne nous y connaissons guère.

La conquête de Madagascar.

Nos lecteurs savent maintenant la nouvelle. Non seulement Tananarive est tombée entre les mains de l'armée française; mais toute résistance a cessé immédiatement. Le courage, le sang-froid, l'esprit de méthode sont venus à bout de tous les obstacles. La paix est faite et l'œuvre accomplie.

Nous ne voulons pas faire ressortir la grandeur de l'entreprise qui vient de s'achever; il y a des faits qui sont assez éloquents par eux-mêmes et qui peuvent se passer de tout élogieux commentaire. Nous nous bornerons à dire que, depuis la prise de possession de l'Algérie, qui date de 1830, c'est la conquête la plus considérable, la plus féconde en résultats bienfaisants et civilisateurs qu'ait faite la France. Madagascar est une des plus grandes et des plus fertiles îles qu'il y ait sur le globe; c'est certainement une possession plus solide et plus sûre que toutes celles que se disputent maintenant les puissances européennes, autour et au centre de l'Afrique. Si nous relevons cette heureuse nouvelle, c'est uniquement parce qu'elle réduit à néant tous les bruits qu'avaient fait courir bon nombre de journaux d'Europe et d'Amérique, et suivant lesquels les Hovas devaient faire une résistance désespérée et les Français éprouver des désastres irréparables. Quoi qu'on puisse dire, c'est un grand et beau succès pour l'armée et la République françaises. C'est un nouvel empire qu'elle se fonde dans le Pacifique, et qui lui permet de rayonner sur les mers, dans tous les sens.

L'Accident du "Brinckburn"

Au sujet de l'affrétement de ce navire anglais, il a été dit que des offres plus avantageuses avaientt été faites au ministre de la guerre quand le ministère de la marine lui eut fait connaître qu'il n'avait pas de bâtiments capables de transporter l'encombrant matériel de navigation fluviale. D'après ce qui a été affirmé, les offres de certains armateurs français, provoquées par un avis inséré au *Journal officiel*, entraînaient une dépense triple, soit dans la proportion de quinze à seize cent mille francs pour les Français contre six cents environ pour les concurrents anglais.

Il paraît même que ce marché a été signé en pleine crise présidentielle et ministérielle, la Compagnie de navigation qui possède le *Brinckburn* n'ayant pas voulu prolonger au-delà du 26 janvier le délai d'attente qui expirait le 24, parce qu'elle avait d'autres propositions tout aussi avantageuses....

Il n'est pas inutile de faire remarquer, à propos de l'emploi de navires anglais au service français, qu'à la suite de la constatation publique qui en fut faite au Parlement britannique, les Hovas congédièrent tous les officiers qui étaient accourus d'Angleterre pour commander leurs troupes et se privèrent ainsi du concours très précieux de chefs expérimentés, hardis, entreprenants, qui, bien certainement, auraient inquiété plus d'une fois et très sérieusement la longue ligne d'opérations des Français de Majunga à Tananarive.

C'est un résultat inattendu, mais qui vient heureusement appuyer l'affrétement du *Brinckburn*, affrétement sans lequel le ministère de la guerre ne répondait pas de pouvoir commencer l'expédition à l'époque fixée.

L'accident du *Brinckburn* ayant encore accru le retard du montage des canonnières et chalands qui provenait, en outre, de l'insuffisance du wharf, les troupes ont été retenues aux alentours de Majunga par les exigences du ravitaillement, et c'est alors qu'ont été soulevées diverses questions de matériel militaire.

L'HUMOUR ANGLAIS.

L'humour anglais aime les plaisanteries à froid. Et c'est sérieusement qu'un pince-sans-rire d'Albion a combiné la dictée des vacances en ouvrant dans une revue un concours sur cette question plutôt délicate : " Quel est l'âge d'aimer?"

Ce match intéressant date depuis trois mois et les réponses forment un fort volume. Ne citons aujourd'hui, à l'adresse de nos hommes politiques, qu'un trait de Mme Disraeli, lady Beaconsfield.

Un jour, montant en voiture pour accompagner son mari au Parlement, elle s'écrasa les doigts dans la portière du coupé et étouffa toute plainte, tout cri, toute manifestation, pour ne pas troubler le travail mental de son mari qui allait prononcer un grand discours à la Chambre des communes.

Une personne qui se trouvait dans la tribune des femmes lorsque Mme Disraeli arriva ce jour-là, pâle et les doigts en sang, rapporta secrètement l'histoire au grand ministre tory, qui le lendemain adressa à sa femme cette parole :

—Ma chère, je vous ai épousée, il y a dix ans, pour votre argent. Mais si c'était à refaire aujourd'hui.....

—Eh bien?

—Je vous épouserais par amour.

Il n'y a qu'un Anglais pour dire cela froidement.

GOUNOD ET AUGIER.

Charles Gounod, qui était directeur de l'Académie des beaux arts, lorsque se constitua la commission du monument d'Emile Augier, avait revendiqué l'honneur de parler, au nom de cette Académie, à la cérémonie de l'inauguration.—Gounod, en effet, était un des meilleurs amis du célèbre auteur dramatique, qui lui avait donné autrefois le poème de l'opéra de *Sapho* et il considérait comme un devoir d'amitié de rendre ce dernier hommage à la mémoire de son collaborateur.

Depuis, le pauvre Gounod est allé rejoindre Augier dans la tombe; mais il avait, avant de mourir, composé et écrit son discours, qui a été retrouvé dans ses papiers, et l'on affirme que le discours posthume de l'auteur de *Faust* sera lu à l'inauguration du monument de la place de l'Odéon par le peintre Gérôme, aujourd'hui directeur de l'Académie des beaux-arts.

DEPECHES Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

Nouvelles Etrangères.

LE TSAREWITCH GEORGES.

Sa Maladie.

New York, 11 octobre—Une dépêche spéciale de St-Pétersbourg au *Herald* dit que les nouvelles arrivant du Caucase au sujet de la santé du Tsarewitch Georges sont des moins rassurantes.

On raconte que la cause primordiale de la maladie tant regrettée du prince Georges est un excès de fatigue en bornant avec son cousin, le prince Georges de Grèce. On rapporte qu'à une occasion le tsarewitch est tombé sur le dos et s'est blessé à l'épine dorsale, et que sa maladie date depuis ce moment.

La dette du Nicaragua.

Presse Associée.

Panama, 11 octobre, par voie de Galveston—Le Dr Lucio Gomez, envoyé spécial du Nicaragua en Angleterre, est de retour après avoir réglé à la satisfaction des détenteurs de bons de Londres, les dettes étrangères du Nicaragua.

Lewis Baker, le ministre américain, est parti pour le Nicaragua.

La Colombie veut rester neutre.

Presse Associée.

New York, 11 octobre—Une dépêche spéciale de Panama à un journal local dit que le général Rafael Reyes, investi par le gouvernement de pouvoirs civils et militaires, est arrivé à Cauli, département de Cauca, où il a été cordialement reçu. Le général va bientôt se rendre à son quartier-général, à la frontière, et il a reçu l'instruction de maintenir la plus stricte neutralité.

La Dynamite à Cuba.

Presse Associée.

La Havane, 11 octobre—De nouveaux détails envoyés de la Reabalosa, près de l'endroit où un train mixte a été attaqué par les insurgés, qui ont jeté une bombe de dynamite entre les wagons, blessant grièvement cinq voyageurs et atteignant plus ou moins sérieusement tous les autres, annoncent que deux personnes ont perdu chacune une jambe et les deux mains.

La jambe d'un autre a dû être coupée, et trois sont en danger de mort. Deux des blessés ont déjà succombé.

La plus grande indignation règne contre les insurgés coupables de cet acte barbare.

Les rebelles ont détruit en partie avec de la dynamite un pont en fer à Camajuani, et un autre à Tainico, dans la province de Santa Clara.

Tremblement de terre en Italie.

Presse Associée.

Londres, 11 octobre—Une lettre privée reçue de Florence annonce qu'un nouveau tremblement de terre s'est produit dimanche dernier.

Une grande sensation à Madrid.

Presse Associée.

Madrid, 11 octobre — On annonce à Madrid, de bonne autorité, que le gouvernement américain a notifié le ministre d'Espagne à Washington qu'il est nécessaire pour l'Espagne de promptement réprimer l'insurrection de Cuba.

Cette nouvelle a causé une sensation profonde à Madrid.

Condamnation à mort de deux généraux dans l'Equateur.

Presse Associée.

New York, 11 octobre—Une dépêche spéciale de Panama au *Herald* dit qu'un correspondant de Guayaquil, Equateur, télégraphie que les Généraux Rivera et Pravina ont été condamnés à mort, par une cour martiale, comme traîtres à la République de l'Equateur et coupables d'attentat à la vie du général Alfaro.

Nouvelles Américaines.

Entrevue du Secrétaire Olney et de Senor Dupuy de Lome.

La question de neutralité.

Presse Associée.

Washington, 11 octobre—On apprend que Senor Dupuy de Lome, ministre d'Espagne à Washington, a eu une courte entrevue avec le secrétaire Olney. Au cours de leur conversation, quelque chose a pu être dit par le ministre, en réponse au secrétaire, de la nature d'une déclaration de conduite avec plus de vigueur des opérations à Cuba.

Comme le Président doit certainement faire quelques allusions à l'insurrection cubaine dans son message annuel au Congrès, en décembre prochain, il est naturel que le secrétaire Olney, sur qui il compte pour obtenir des informations, prenne des mesures pour se procurer des renseignements par lesquels il basera son jugement sur les événements futurs.

On peut écarter, comme indigne de toute croyance, toute réclamation de la nature d'une menace d'intervention entre les adversaires, faite par le secrétaire Olney au représentant de l'Espagne, car ce serait le renversement de la politique du gouvernement américain dans des questions de ce genre.

S'il est vrai que le Président Grant, dans un message au Congrès, a dit qu'il croyait qu'une intervention dans la rebellion de Cuba, alors en cours, serait justifiable, il est également vrai que cette opinion n'a jamais été partagée par le secrétaire Fish, et elle n'a jamais eu l'adhésion des légistes internationaux.

Toutes les autorités en la matière sont décidément opposées à l'affirmation du droit d'une nation neutre de dire quand la guerre entre deux adversaires doit cesser.

On peut rappeler que des propositions de ce genre ont été faites pendant les dernières phases de la guerre Sino-Japonaise, mais elle ne sont jamais allé plus loin que l'exercice des bons offices dans l'intérêt des deux nations pour conclure la paix, ce qui est entièrement distinct d'une intervention directe.

La question est également différente de la reconnaissance des belligérants qui, d'après la politique américaine et les précédents, doit être basée purement sur les faits en chaque occasion.

On fait également remarquer à Washington que les circonstances présentes sont différentes de celles de la dernière rébellion de Cuba au moment où le président Grant a fait sa déclaration. L'insurrection durait depuis dix ans, tandis que la rebellion actuelle a éclaté il y a moins d'un an.

Que le que puisse être la cause primordiale de l'activité espagnole contre les insurgés, soit les représentations du ministre Dupuy de Lome, soit la détermination antérieure du gouvernement de Madrid, il est connu officiellement que l'Espagne est sur le point de commencer une campagne plus énergique que toutes celles qu'elle a entreprises jusqu'aujourd'hui.

La saison pluvieuse a contrarié les mouvements des troupes et les a empêchées de prendre l'offensive. Mais la saison sèche commence dans trois semaines, et cette date sera le signal, dit-on, d'opérations étendues.

Une double ligne de navires de guerre entourera l'île pour prévenir le débarquement des armes et des munitions, et sans armes envoyées du dehors, on estime que les insurgés seront bientôt impuissants.

Les nouveaux navires n'arriveront pas à Cuba longtemps après le 20 octobre. Quelques-uns ont déjà été envoyés des Etats-Unis; deux ont été construits en Angleterre et sont en route. Plusieurs autres ont été construits en Espagne. Ils sont petits, guère plus grands que des yatchs, mais ils sont bien armés et d'un si faible tirant d'eau qu'ils peuvent manœuvrer entre les petites îles qui entourent Cuba.

Ils formeront le cordon intérieur de la ligne d'investissement. Le cordon extérieur sera composé du Conde de Venadito et des autres grands navires que l'Espagne possède déjà dans les eaux cubaines.

Avec l'île ainsi coupée de toutes relations avec l'extérieur, le général Campos poursuivra les opérations à l'intérieur. Les fonctionnaires espagnols estiment que ces mesures changeront entièrement l'aspect du conflit, d'escarmouches en batailles rangées.

L'opinion des autorités espagnoles est qu'un mouvement décisif est essentiel, et que la campagne prochaine suffira aux nécessités de la situation.

Le mariage du duc de Marlborough et de Mlle Consuelo Vanderbilt.

Presse Associée.

New-York, 11 octobre—Plusieurs rumeurs ont déjà couru au sujet de la date du mariage du duc de Marlborough avec Mlle Consuelo Vanderbilt, la dernière étant que la cérémonie n'aurait pas lieu avant la fin de novembre. On annonce maintenant qu'une date plus proche a été choisie : le mardi 5 novembre à midi.

Mme W. K Vanderbilt s'est rendue au presbytère de l'église St-Thomas, et les arrangements ont été pris pour cette date avec le révérend J. Wesley Brown, qui sera un des officiants à cette occasion.

Le Retour de M. Cleveland à Washington.

Presse Associée.

Buzzards Bay, Mass., 11 octobre—Le président Cleveland quittera Gray Gables demain pour Washington, mais Mme Cleveland et ses enfants resteront probablement quelques jours de plus. Le président et le secrétaire Thurber sont partis à la pêche vers neuf heures du matin.

La disparition des phoques à fourrure.

Presse Associée.

Port Townsend, Etat de Washington, 11 octobre—Les veuliers et les côtres du gouvernement arrivant de la mer de Behring annoncent une plus grande rareté de phoques que d'ordinaire cette saison.

Autour des Rockwins, où des milliers de phoques se rendaient régulièrement, on n'en a pas aperçu un seul. Les transporteurs [illegible] en pleine mer, et [illegible] dans cinq ans [illegible].

Etats-Unis et Espagne.

La question de l'Insurrection de Cuba.

Presse Associée.

Washington, 11 octobre—La confirmation du rapport envoyé de Madrid aujourd'hui, annonçant que le gouvernement des Etats-Unis avait donné à entendre au ministre d'Espagne à Washington qu'une prompte action était nécessaire pour réprimer l'insurrection, ne peut être obtenue au ministère.

Les fonctionnaires ne veulent ni confirmer ni nier le rapport, mais leur attitude indique leur désapprobation de l'incident.

On croit qu'il est très probable que des représentations ont été faites à l'Espagne en vue de la sagesse d'opérations actives et offensives envers les insurgés cubains; mais on pense que le gouvernement des Etats-Unis n'a pas fait cette suggestion, et que si elle a été faite, c'est par le ministre Dupuy de Lome, d'après ses vues personnelles et ses observations de la nature des sentiments de la population des Etats-Unis, ainsi que de sa connaissance du fait que les amis des insurgés ont l'intention de pousser vigoureusement leur cause immédiatement après la réunion du Congrès.

Il est clair que la Junte cubaine n'a pas l'intention de presser la reconnaissance des insurgés comme belligérants avant l'ouverture de la session, et les événements quotidiens indique aussi évidemment leur détermination de porter la question à l'attention du Congrès, dans l'espoir que la voie législative sera la plus praticable pour obtenir quelque chose en faveur de l'indépendance de Cuba.

En fait, le pouvoir exécutif est plus sensitif dans ses actions que le pouvoir législatif.

Senor Dupuy de Lome est parti par un train du matin et aucune information ne peut, en conséquence, être obtenue de lui au sujet de la dépêche de Madrid, mais l'effet de l'influence apparente de l'Espagne dans la lutte pour la considération par le Congrès est si évident, qu'il est très probable que M. Dupuy de Lome a fait des représentations officielles à ce sujet.

Le Transport des Malles Transatlantiques.

Presse Associée.

Washington, 11 octobre—Le 16 octobre prochain, le nouveau contrat pour le transport des malles transatlantiques sera mis à exécution. La première expédition sera faite par le St-Louis. A partir de cette date, le gouvernement des Etats-Unis commencera à payer quatre dollars par mille pour le transport des malles de New York à Southampton.

Le nombre des milles entre les deux villes sera estimé par le ministère de la marine, qui prendra la distance moyenne sans s'occuper des routes par le nord ou par le sud. L'estimation sera faite en milles terrestres et non en milles marins : l'opinion de l'avocat-général étant que le mot mille ne désigne pas dans la loi le mille marin ou nœud.

On estime que le transport des malles transatlantiques coûtera un peu plus de $700,000 par an.

D'après le contrat, la compagnie américaine doit envoyer un navire chaque semaine et transporter toutes les malles qui lui seront remises.

Il n'a pas encore été décidé si les malles seront retenues pour l'expédition par la ligne américaine ou si une partie en sera envoyée par les autres lignes.

Cette question doit être réglée par le ministre des postes qui la considère avec M. Neilson, le second assistant sous la juridictio de qui les malles étrangères sont placées.

Il est probable que le département des postes décidera de ne pas retenir les malles une semaine, et qu'il enverra les correspondances importantes par les autres lignes, comme cela se pratique aujourd'hui.

Mais les journaux et les imprimés seront sans doute réservés au service du nouveau contrat.

Il y a de quatre à cinq expéditions par semaine. Les compagnies étrangères reçoivent 44 cents par livre de lettres, et 4 1/2 cents par livre d'imprimés.

La ligne américaine recevra $1.60 par livre de lettres, et 8 cents par livre d'imprimés.

Il est certain que le coût du transport des malles transatlantiques sera considérablement augmenté par le nouveau contrat.

La dépense pendant l'année finissant le 30 juin 1894 a été de $610.882, et d'un peu plus l'année suivante.

La somme versée à la Compagnie Américaine sera supérieure à la dépense totale actuelle. Présentement, les malles sont expédiées par les lignes françaises, anglaises et allemandes, suivant le pays où les malles sont adressées, et en vue d'une prompte distribution.

La Presse Associée.

Presse Associée.

Chicago, 11 octobre—La déclaration suivante est faite par les télégraphistes du Bureau de Chicago de la compagnie du Western Union :

Le rapport envoyé par les lignes de la compagnie de télégraphe du Western Union, annonçant que la Presse Associée avait lancé la rumeur de l'assassinat du président Cleveland, est un mensonge malveillant.

A aucun moment la Presse Associée n'a lancé cette rumeur ni ne l'a répandue. L'allégation qu'elle avait agi ainsi a été faite à la Stock Quotation Company par la Presse-Unie à New York. Elle n'aurait jamais dû être transmise par le télégraphe et la compagnie du Western Union regrette sincèrement cette occurrence.

La copie originelle de la dépêche mensongère envoyée par la Presse Unie à la compagnie de télégraphe du Western Union, a été déposée au Bureau de la Presse Associée, à New York.

Bruit démenti.

Presse Associée.

Buzzards Bay, Mass., 11 octobre—Il n'y a absolument rien de vrai dans le bruit mis en circulation la nuit dernière de l'assassinat du Président Cleveland.

Au Trésor.

Presse Associée.

Washington, 11 octobre—L'état du Trésor est aujourd'hui le suivant : Encaisse, $182,751,204; réserve d'or, $92,984,468.